

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Paul Adam : *Critique des Mœurs.*

Charles Albert. — *Drumont et le Mensonge juif.*

Jules Bois. — *Le Commerce amoureux des sages avec les dames et demoiselles des éléments.*

Dauphin Meunier. — *Moralités romanesques : II.*
Pour rester chaste. (Poésie).

Louis Guéry. — *Les Saintes Revues.*

Henri Malo. — *Politique extérieure.*

Emile Cère : *Le Bréviaire du Bouddhiste* (suite).

Livres et Revues.

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Critique des Mœurs

L'énergie de la pensée littéraire passe certainement de mode. La société, la jeunesse des cénacles esthétiques se prononcent en faveur du bénin et de l'im-précis.

On accueille mal ceux qui tentent la lutte franche. Celui-là emporte la louange qui sans indignation ni joie, accepte avec des périphrases d'une ironie funéraire les immondices du temps, — les mêmes, au fait, que ceux des époques antécédentes.

De M. Bourget à M. Gide, la littérature a décrit une courbe quasi mathématique. Le premier a conté sa désolation de voir mentir les petites dames, le second sa tristesse de naviguer à travers des océans de sargasses et vers des glaces polaires : son âme. Le premier n'avait que de la romance, le second possède une très fine métaphysique, de l'érudition, et parfois un style maître. L'un pleure les héroïnes de Feuillet devenues fabuleuses, l'autre les philosophies univer-

sitaires devenues caduques. Et de leurs œuvres équivalentes en importance morale, bien que très distantes en art, le même sentiment émerge. « Ne sentez-vous pas, nous disent-ils, combien fine est ma fantaisie puisque tout me déplaît, fors elle... Ne saisissez-vous pas comme tout est bas, puisque ma fantaisie même me lasse... »

Avec plus d'habileté et de science mondaine, M. Maurice Barrès écrivit les chefs-d'œuvre de l'école. Il a été Endymion devant ces Werthers, Beaconsfield devant ces Mackensies.

Les autres n'eurent que des attitudes et des cravates doubles. Il tient la situation.

Ce mouvement des esprits semble en pleine vogue. Les excellents chroniqueurs de la *Revue Blanche*, du *Mercure de France*, de l'*Ermitage*, lui donnent un assentiment sentencieux. M. Lucien Mühlfeld lui consacre le meilleur de sa louange, et l'appui de son talent sévère. M. Hugues Rebell lui donne sa foi un peu confuse, mais ferme.

Et nous voici subjugués par de tels jugements, nous autres, pauvres ouvriers perdus dans la multitude des écrivains batailleurs, des propagandistes forcenés. Nous sommes de ces sœurs Anne qui ne verront jamais luire leur rêve d'attente. Le paysage anxieusement regardé ne se décore que de saules larmoyeurs de sépulcres à l'antique clos pour jamais sur la chevalerie de l'Effort dont l'inutilité reconnue a causé l'évanouissement suprême.

Après avoir applaudi le triomphe de Médan, nous saluons la gloire des Adolpbes, et, il le faut bien reconnaître, au naturalisme fini, une nouvelle école succède dans le succès, qui a B. Constant pour Eugène Sue, Maurice Barrès pour Zola, Paul Bourget pour

Alexis, Paul Margueritte pour Maupassant, André Gide pour Huysmans.

Entre les fentes du cercueil où le réalisme romantique achève de se décomposer, une branche a fleuri : l'esprit d'indifférence aux corolles navrantes.

Aussi l'émotion est-elle étrange lorsque, brusquement, sur la campagne désolée de l'art, vient à retentir un appel de phrases martiales, belles comme des drapeaux neufs, et sonnant l'action.

M. Léon Bloy nous offre ce délice. Nous frémissons à nouveau. Le clairon qu'il embouche vibre dans nos poitrines. L'admirable écrivain qu'il est nous ravit et nous prend.

Ces souvenirs de guerre, cette *Sueur de Sang*, qu'il étale, nous percent d'une horreur merveilleuse. Et, malgré tout le mépris que les écrivains de l'Indifférence doivent nécessairement marquer pour une forme si vivace de l'action écrite, il semble qu'il ne leur messiérait pas de méditer la prosodie de ces strophes claironnantes. Les petites misères de bien des propositions fâcheuses s'atténueraient sans doute après la lecture des pages, dirai-je monumentales, intitulées *Le Fossoyeur des Vivants*, *Repaire d'amour*, *l'Humiliation d'un sublime*, *Le Siège de Rhodes*.

Tout ce que nous aimâmes de la littérature exprimée par Cladel, Barbey d'Aurevilly, et le bienheureux Villiers-de-L'Île-Adam, se trouve en ce seul esprit, en un même style. Le terrible fustigateur des contemporains a frappé comme une médaille indélébile destinée à la perpétuation de l'art d'écrire familier à ces héros morts.

Il y a des épisodes d'un réalisme affreux; des terreurs formidablement aiguës, des inventions étonnantes, comme *le Musicien du Silence*, où l'essence du génie semble saisie et analysée.

Mais, entre des morceaux si divers, l'un tout particulièrement épouvante. *La Boue* offre la description d'un camp plein de soldats enlisés dans une fange immonde où les abandonna l'ordre d'états major occupés à d'autre soins. Elle est réellement dantesque l'angoisse de ces misérables dont l'unique prostituée erre sur un traîneau, de tente à tente, pour satisfaire les derniers instincts de martyrs qui ne se peuvent jamais coucher.

Certes, le patriotisme animant les périodes de M. Léon Bloy ne se communiquera point à nos âmes par la belle horreur de pareils tableaux. Nous ne pourrons prendre, à les lire, qu'une aversion plus grande de la guerre, et souhaiter plus fermement la bonté internationale. Nous partagerons encore moins sa haine lyrique de l'Allemand, car les excès qu'il reproche à la soldatesque germanique eussent été aussi justement imputables à nos guerriers tricolores, si la fortune les eût menés sur le sol ennemi. La guerre, c'est le déchaînement de toute la bestialité rythmique, le soupir de Caïn secouant la terre où il agonise depuis le commencement de la pensée ; c'est la résurrection en nos pauvres cœurs de toutes les âmes obscures dont la nôtre se forma après tant de transformations, après la lente évolution des trois règnes. Quel que soit le drapeau ondoyant sur la cohorte, elle œuvre le même mal, pour la même basse. La guerre c'est la déchéance esthétique de l'homme, comme l'ivrognerie ou le rut. Elle est le panneau central du triptyque affreux. La bête a sa revanche, aux jours de la mêlée.

Pour rendre cette sensation de l'enfer (*inferius*), un seul dessinateur était élu d'avance. Henry de Groux a complété l'œuvre de M. Léon Bloy. Les blessés pantèlent et saignent dans l'ombre torse de ses composi-

tions, dans cette ombre qu'on pourrait dire noire, par un phénomène utile et peut-être significatif. Les guerriers se traînent contre le sol ainsi que des larves. Les dépouilleurs de cadavre élèvent de sinistres lanternes sous l'obscur d'un firmament peuplé de corbeaux.

Le peintre du *Christ aux outrages*, du *Pendu* ne pouvait pas faire une meilleure alliance. Les images évoquées par le rude écrivain sont les commentaires des dessins que signe Henry de Groux. Il y a chez les deux artistes la même bravoure de la plume et du pinceau, le même souci de composer, de sertir.

Les nouveaux peintres, ceux dont l'âme s'accorde avec la jeunesse indifférente répudient au contraire toute composition, toute fermeté du dessin, toute technique directrice. Leur ambition vise à reproduire avec une exactitude suffisante les défauts des vieilles gravures sur bois. Une encoche a-t-elle gâté le tirage d'une antique estampe; cette bavure de l'encre sollicite leur souci d'imitation. Ils crayonnent de longs boudins au haut desquels s'affirme à peine une rondeur chauve mal pourvue d'yeux, au nez absent, à la bouche omise... Leur art se dilue dans une ligne informelle.

Certes la pensée philosophique qui les inspira d'abord mérite le respect. Ils pensèrent montrer par cette indécision des contours, l'union fatale des êtres et du monde, des personnages et de l'ambiance, de la femme et des courbes acquises au paysage. Mais, bientôt, cela devint le prétexte de ne plus tenter aucun dessin. Les faces se liquéfient, les corps semblent des mares d'huile; les bras sont des bâtons de guimauve étirés par un confiseur de foire aux bras actifs.

Cette tendance d'unir le fini à l'indéfini, de plonger l'homme dans l'espace avait acquis auparavant le

génie de M. Rodin. Certains de ses groupes en marbre, s'effilent vers l'invisible, se lient par leur élan avec une onde passante de fatalité. Seulement le sculpteur a pris soin de modeler fortement les centres, de préciser le noyau des formes et sur les extrémités seules, il marqua cet envol des êtres vers l'absolu, le vague, l'inconnaisable...

MM. Denys, Séruzier et leurs amis d'école négligèrent cet effort essentiel; et, si des œuvres spéciales ne nous avertissaient de leur incontestable talent, nous jugerions mal cette excentricité puérile.

L'esprit d'indifférence les a écartés du dessin, de la création réelle, objective, comme il écarte de la composition et de l'action les littérateurs à tendances parallèles.

Les livres paraissent dépourvus de personnages; sans drame, sans analyse psychologique même. Les philosophies y passent, comme des dames voilées au visage peu sûr et qu'on dédaigne parce qu'ignorées. La haine du précis s'affirme. En critique, l'allure extérieure reste grave cependant et dogmatise. Les dictionnaires spéciaux fournissent des adages, des maximes d'autorité, des noms de savants et leurs sentences. Le mot technique abonde. Mais quoi. Il faut relire quatre ou cinq fois l'article, pour l'étonnement que l'on a de sentir le fond si peu en rapport avec l'apparat extérieur.

Récemment l'un de ces esprits, et des plus curieux, reprochait à M. Hamon la définition suivante du crime : *Tout acte qui lèse la liberté individuelle*; en déclarant que le seul critère du méfait est la loi morale. Après maintes citations et déductions, le critique en arrive à définir ainsi le délit : *un acte immoral nuisible à la société*. Malheureusement comme il n'a pu, auparavant, établir le sens exact du mot *morale*,

son aphorisme ne peut que faillir. La morale est une chose instable. A peine peut-on la qualifier d'hygiène sociale; et quelle sera l'hygiène? Sacrifiera-t-on l'intellectuel au physique ou réciproquement? A vrai dire, les morales varient selon l'idéal momentané d'un peuple. Le courage patriotique perd actuellement de sa valeur morale. Il fut tout dans l'antiquité. L'ascétisme est-il moral ou immoral? Nul n'en peut dire. Qualifier crime *un acte nuisible à la société*, nous obligerait par exemple d'admettre le meurtre des idiots et des vieillards, l'égorgement des bouches inutiles dans une ville assiégée. Mais ici encore les thèses contradictoires peuvent se défendre également. Où trouver l'étalon de l'acte nuisible à la société? L'ascète qui ne procrée pas nuit-il à la société par son abstention du devoir vital, ou le soin de fortifier son âme en l'écartant des contingences passionnelles ne compense-t-il pas dans l'intérêt général, le délit de ne pas procréer?

Est moral, en vérité, tout acte concourant à favoriser la vie physique; immoral, tout acte contraire. M. Hamon a donc trouvé la meilleure définition du crime, puisque le fait de léser l'individu restreint la vie. Quant à l'idée de réprobation que le critique de l'*Ermitage*, M. Saint-Antoine, veut conserver à la notion du crime, elle ne prévaudra point avant qu'une certitude morale ne nous soit donnée par la philosophie. Attendons en patience.

Le défaut de précision dessert les jeunes hommes les mieux nantis de formules et d'autorité. Un peu plus loin le même critique qui chérit les définitions nous sert obligamment ces deux-ci, un peu trop naïves, peut-être]. *Le socialisme subordonne l'individu à l'état, l'individualisme subordonne l'état à l'individu.* Le beau renseignement !

Le problème de la vie cesse de séduire. Le tort est là.

Humblement, avec ma pauvre conscience de publiciste mal convaincu par les théories qui enseignent le mépris d'agir, je voudrais, au risque d'encourir le reproche de redite, affirmer encore la nécessité contraire.

A l'encontre des peintres de l'imprécis, certains se lèvent, comme MM. de Feure, Darbour et d'autres, prêts à opposer la rénovation du dessin net et précis dont usa le vieil Albert Dürer. Ainsi désirerais-je affirmer encore par des raisons de philosophie générale, la nécessité d'agir même politiquement. Les esprits d'indifférence dont j'admire d'ailleurs très sincèrement les manifestations artistiques, mettent, à mon sens, trop d'apréte dans leurs blâmes contre les révolutionnaires. Leur ardeur à combattre l'anarchie, le symbolisme et le théisme est faite, je le crains, du pur soucide se distinguer ; ce pour quoi ils prétendent malicieusement revenir à l'imitation du passé. M. de Wizewa ne proposait-il pas récemment d'adopter une littérature d'imitation, comme si elle n'existant point en bel éclat quand il pastiche M. France, qui pastiche Flaubert ? Et d'autres ne nous engagent-ils point à reprendre la tradition de ce grand siècle où les hommes cachaient leurs oreilles sales sous des perruques somptueuses et leurs pensers médiocres sous des vers à marteaux...

Il est telle de ces jeunes revues où M. Sarcey écrit évidemment à couvert de pseudonymes. Nous y retrouvons les raisons mêmes dont les chroniqueurs harcelèrent, il y a quelque dix ans, les débuts de nos efforts. MM. Dubrujeaud, Edmond Deschaumes et leurs amis ont recommencé la guerre sous des allures adolescentes.

L'excellent écrivain qu'est Maurice Barrès se consolera-t-il jamais d'avoir conduit à ces parades de sagesse normalienne? Grâce à lui, la jeunesse retourne de Benjamin Constant à Ducis. L'éloge de la lâcheté littéraire, politique et mentale, comble les périodiques. On abîme Ibsen au bénéfice des Curel, ou des Sardou; encore que ceux-ci ne soient point nommés. L'idéal proposé est de ne rien chercher, de ne rien dire, de ne rien tenter, de ne pas croire.

Ils se pâment sur des phrases.

« Quelques pauvres justifiaient les troncs de l'église, les deux séminaires et l'évêché. » Les voilà contents. Ça leur suffit en tant que révolution.

Le triomphe du pouvoir corrompt les âmes puériles. Ah! la belle génération qui nous pousse là; et comme ils seront tous décorés! Ils créent, mois à mois, la transcendance de l'opportunisme.

Evidemment leurs maximes déclarent l'action inférieure à la pensée. Le fakirisme qu'ils instaurent doit, selon eux, développer l'âme, en la retranchant des contingences. Ils ferment sur soi les portes du Tabernacle.

C'est un rôle ingrat que le nôtre; rôle d'énergu-mène, grossier devant leurs bouches pacifiques; et, du divan où ils fument, quels sourires de dédain doivent accueillir des théories pareilles à la suivante :

« — L'esprit n'est venu à naître que dans les grandes agglomérations d'hommes. La connaissance de l'idée ne se développa jamais que dans les centres où grouillait la vie et l'effort. L'idée, vers où nous allons à travers les avatars des races, l'idée pure, l'harmonie de l'être objectif avec l'univers prévu, ne se pourra jamais atteindre que par la profusion de la vie. Toutes les voluptés, toutes les philosophies, toutes les sciences surgirent parmi les populations

denses des villes, peuplées d'êtres pensants... La conquête de l'Idée dépend de la vie... Voilà pourquoi la vie demeure sacrée avant tout...»

Partis de là, nous avons prêché la protection de la vie, la haine de la guerre — et du militarisme, l'indignation politique contre les meurtres industriels, et la misère tuante.

Cela leur donne des sujets de joie. Ils se cantonnent dans le « moi », sans penser que le théoricien de cet égotisme a, dans *l'Ennemi des Lois*, marqué l'altruisme comme le principe même du bonheur individuel.

Il faut donc nous résigner à paraître des ganaches de théâtre pour leur rire frais.

Certes nous pensions bien que les idées chères à nos déductions ne persisteraient point, et que nous jalonnions uniquement la route pour des philosophies meilleures. Mais le succès étonne notre espoir. Ce n'était point pour ces faces mortes que nous avions cru préparer le décor du Futur.

Quelle sera l'œuvre de l'Esprit d'Indifférence ?

Ces remarques paraîtront sans doute bien poncives. Je ne me crois pas cependant le seul à les penser.

Nous sommes quelques-uns à qui la jeunesse dernière venue donne le spectacle affligeant de femmes stériles qui broderaient des layettes.

Nous voudrions bien les voir enfanter.

PAUL ADAM.

Drumont et le Mensonge juif

Ce fut, chez bien des gens, un enthousiasme quand naquit la *Libre Parole*, mais presque aussitôt une inquiétude. En somme qu'était-il, que voulait-il, ce journaliste nouveau, connu de quelques-uns par ses livres et dont la France entière parlait maintenant?

Certes la guerre qu'il déclarait aux grands agio-teurs, aux éhontés brasseurs d'affaires, à tous les escarpes de la finance semblait sincère et d'une belle crânerie. Seulement, ce qui choquait, c'était, de temps à autre, en ses articles, des réticences où semblait percer le regret du temps passé. Son socialisme, songeait-on, serait-il de pacotille et sa campagne contre le capital juif une fallacieuse amorce? Est-ce que cela ne cacherait que le goût des monarchies disparues et des intolérances religieuses?

Mais bah! pourquoi mettre en doute les déclarations de cet homme? Ce qu'il haïssait en la race

d'Israël, il ne cessait de le dire, c'était bien l'indéracinable amour du lucre, le vivant génie de l'usure, le culte du veau d'or. Ce serait après tout un bon compagnon de lutte. Les lieutenants, ceux qui poursuivaient, par la parole, la même œuvre que lui, par la plume, ne revendiquaient-ils pas un peu partout, dans les réunions publiques, le nom de révolutionnaires, voire de communards?

Bref, quelques-uns s'abstinent; mais beaucoup, de bonne foi, admirèrent et crurent, surtout en province où le frottement des idées, moins rapide, fait que les opinions fausses s'implantent plus aisément.

Or tant de naïfs ne se seraient pas laissés prendre à cette duperie, s'ils se fussent remémoré la gravure affichée sur les murs de Paris quand parut illustrée le *France juive* et où l'auteur était représenté sous le harnois d'un guerrier partant pour la croisade, le glaive au côté, le bouclier d'une main, la hache de l'autre, des croix plein la poitrine et le pied sur le ventre d'un vieillard.

Reviendraient-ils de leur erreur, aujourd'hui que la même gravure a fait sa réapparition, et cette fois dans la France entière, avec, en légende, une réclame électorale?

Oui, ce croisé chevelu que donnait la *Libre Parole* en son numéro du 20 août et qu'on peut voir encore aux vitrines des kiosques, c'est Drumont le faux socialiste, Drumont l'ennemi de l'argent circoncis, l'ami de l'or baptisé, Drumont le cagot, Drumont l'hypocrite, Drumont le menteur!

Qu'il soit ou non de la maison, ce fut un trait de génie chez celui qui dessina l'antisémite en cet accoutrement. C'est ainsi qu'aux générations futures il apparaîtra l'homme néfaste qui a tenté de barrer la route au Progrès.

Car son œuvre tient toute en ces trois mots.

Au moment où l'on semblait désapprendre la guerre, il est venu la glorifier. L'exergue de son journal est un cri de guerre et sans cesse sous sa plume revient le mot de patrie. Or il sait bien que Patrie cela veut dire les humbles tombant en un champ de mort lointain, à l'âge du bonheur et des amours, pour la défense d'intérêts qui ne sont pas les leurs, de richesses et de territoires qui ne leur appartiennent pas.

Et la guerre qu'il veut nous inspirer, ce n'est pas seulement celle d'une nation contre une autre, celle où l'on ne va qu'à regret, où bientôt on n'ira plus. C'est la guerre de race, la plus affreuse de toutes, et dont le mobile réside en la haine irraisonnée qui gît pour un autre homme, dans le cœur d'un homme, la guerre qui dure encore après la bataille rangée et qui recommence sans cesse, comme le combat des fauves au fond du bois, dès qu'on sent l'odeur de son ennemi.

Le voilà l'humanitaire, le voilà le philanthrope ! Voyez donc comme il souffre des souffrances de ses frères ! « La France aux Français, répète-t-il, chacun chez soi. » Or, comme, dans le monde, les Juifs n'ont pas de chez eux, c'est la mort certaine pour les misérables qu'hier encore le choléra décimait aussi bien que pour les princes de la Haute Banque.

Une chose aussi qui semblait morte et que Drumont veut faire revivre, c'est le fanatisme, la folie de la foi, l'hystérie sanglante qui poussait jadis les hommes au massacre de leurs frères quand ils ne répondraient pas *amen* au même *credo*. Or puisqu'il veut être l'homme très chrétien, qu'il médite donc cette belle parole de Renan : « Tout Juif qui souffre encore aujourd'hui pour le meurtre de Jésus a droit de se plaindre, car peut-être eût-il été Simon le Cyrénéen ;

peut-être au moins n'eût-il pas été avec ceux qui criaient : Crucifiez-le !..... Mais Jésus n'est pas responsable de ces égarements..... Si au lieu de poursuivre les Juifs d'une haine aveugle, le christianisme eût aboli le régime qui tua son fondateur, combien il eût été plus conséquent, combien il eût mieux mérité du genre humain ! » Que ce dévot vienne apprendre la vraie doctrine de Christ chez ceux qui ne croient pas à sa divinité, lui dont la poitrine porte une croix et qui n'en méconnaît pas moins les sublimes préceptes du Grand Crucifié.

Mais non. Savez-vous ce que faisait cet historien, quand il fouillait les histoires ? Cet historien cherchait un Idéal qu'il trouva dans les siècles lointains où la chair des hérétiques grésillait sur le bûcher aux acclamations des populaces. Et voilà maintenant l'Idéal qu'il prêche. C'était hier la hache d'armes et le cimenterre du croisé : à demain la cagoule de l'inquisiteur et le chevalet du tortionnaire.

Et cependant jamais ces paroles de colère n'eussent été, contre cet homme, en notre bouche, s'il fût resté à la place qui est la sienne, au fond du cloître où l'on martyrise la chair du novice rebelle à l'ascétique règle. Mais il a voulu se jeter dans la grande mêlée sociale avec la prétention de se faire une place à lui dans la foule de ceux qui combattent pour le triomphe du Bien. Or à cette place il n'a pas le droit de prétendre, affublé des insignes qu'il porte. Nous ne voulons pas à nos côtés de ce défroqué féroce, prêchant la restauration de je ne sais quelle défunte tyrannie, nous qui, pleins de confiance en l'avènement des justices prochaines, marchons à la délivrance finale, à l'irrémissible chute de toutes les tyrannies.

C'est, aussi bien qu'en le nôtre, au nom des humanitaires futurs que nous parlons à cette heure, au

nom de ceux qui viendront après nous et à qui nous devrons laisser accru, non pas diminué, le patrimoine sacré des Révolutions. C'est encore au nom de ceux qui nous précédèrent dans la lutte, au nom des penseurs généreux qui usèrent leur cerveau à préparer l'émancipation de leurs frères, au nom des militants qui marquèrent de leurs souffrances et de leur sang chaque étape de la route. Il ne sera pas dit que ce sacrifistain défasse la besogne qu'ils ont faite !

Voilà pourquoi surtout nous voulions lui arracher son masque, voilà pourquoi nous sommes heureux qu'il l'ait dénoué lui-même. Notre tâche, de la sorte, est à moitié faite, puisqu'il vient de se montrer à tous dans le rôle qu'il a choisi : rivant de nouveau aux poignets des prolétaires les chaînes qui peu à peu s'en détachent ; essayant de les égarer en un labyrinthe d'épaisses ténèbres, quand, éblouis par l'aurore des temps nouveaux, ils se demandent encore par où dans leur nuit, sont entrés ces rayons. Et quand les années seront venues qu'il faut à l'histoire pour être juste, c'est aussi ce que répondra l'histoire lorsqu'on l'interrogera sur cet homme. C'est ainsi qu'elle le flétrira, celui qui eût pu apprendre aux malheureux la vraie cause de leur malheur, aux opprimés le vrai nom de leurs oppresseurs et qui a préféré bourrer d'étoupes le mannequin juif, pour détourner les coups de ceux qui les méritent !

CHARLES ALBERT.

LE
COMMERCE AMOUREUX DES SAGES
AVEC LES
DAMES ET LES DEMOISELLES DES ÉLÉMENS

I

Il faudrait traiter en se jouant les grands mystères de la Kabbale (1). Elle supporte très allègrement notre moderne ironie qui, en revanche lui rend de la clarté.

Entre Satan et Lucifer, entre les sorciers fascinateurs ou nécromans du moyen-âge et le Daimon splendide et étrange adoré par les sectes secrètes, je me plais à évoquer les génies, les petits, bons ou

1. M. Anatole France le fit récemment à l'image de Jacques Borri et de l'Abbé de Villars. Mais il est mieux initié au beau langage qu'à la magie théorique et pratique.

malins génies, qui rient, pleurent, maudissent, protègent et qui aujourd’hui, oiseaux effarouchés, se sont réfugiés dans la cage à trois pieds des guéridons.

La Kabbale eut cette supériorité psychologique sur les religions officielles de s’accommoder avec le goût le plus profond qui gise au cœur de l’homme, — celui d’une « poupée ». Je sais bien que tous les cultes raffolèrent des statuettes. C’était leur droit. La statuette du saint ou du Dieu, voire même celle du démon, satisfait l’instinct de vénération inné en l’homme et le pimente du plaisir qu’il y a à rapprocher de soi sous une forme très accessible ce qui est invisible et supérieur. Tout modeste paysan républicain, — si j’en crois le *Petit Journal*, — garde dans sa chaumière le portrait de M. Carnot encadré de noir sur son mur blanc. M. Carnot est pour ces humbles citoyens aussi invisible que la Sainte Vierge et presque aussi majestueux. Mais les natures orgueilleuses ne purent jamais se résoudre à craindre et à adorer des bibelots. Comment s’agenouiller devant une madone en plâtre bien moins haute qu’une botte d’écuyer et comment avoir de la vénération pour une photographie ?

D’autre part, les esprits rêveurs et épris des choses abstraites méprisèrent logiquement des idoles plus matérielles que les hommes. Ne les évoquaient-ils pas, les leurs, en regardant au dessus de leur tête, le ciel, ou en sondant dans leur âme l’enfer ?

Il fallait donc à ces exceptions une poupée plus subtile que celle des autres hommes ; poètes délicats, femmes sentimentales plus que sensuelles, philosophes quintessenciés trouvèrent sous la main, tout prêts à assouvir leur avide et charmante inquiétude, les frêles habitants du feu, de l’air, de l’eau et de dessous le sol, — bref, puisqu’il faut les nommer, ces messieurs et ces dames « élémentaires ».

II

Il m'est arrivé de me promener au bois de Boulogne avec des princesses de comédie et des Israélites, de riche et spirituelle condition. Nous songions ensemble, la nuit étant tombée, et le seul croissant de la lune servant de lampe, tandis que le coupé de maître suivait au pas derrière nous. Alors il me parut excellent de prouver que je savais être mage à mes heures, ainsi qu'il convient à tout homme de bonne compagnie. Il fallait servir à ces âmes rassasiées d'actualité une poupée, qui ne sentît point la confection d'un manœuvre. Aussi, je priai la plus sensible de ces personnes de scruter les allées obscures où parfois, telle une luciole, un rai de lune trompeuse luisait.

« Regardez, lui dis-je et cela sans parti pris, entre ces deux arbres au bord de la clairière. On les distingue à peine, mais ne voyez-vous pas suffisamment dans l'intervalle qui les sépare une oréade vêtue de vert pâle qui nonchalamment s'est endormie ?

— En effet, me répondit mon interlocutrice, elle s'appuie sur le côté droit et ses longs cheveux dénoués pour le sommeil mettent sur l'herbe une nappe blonde. »

Je n'avais pas cru toucher si juste ; ses compagnes regardèrent aussi et elles s'accordèrent sur la réalité de cette fée qui, en honnête personne, à cause de l'heure tardive, s'adonnait au repos. Mais notre amphitryon, plus familier avec le Talmud et la politique qu'avec la sainte Kabbale, voulut lui-même se rendre compte. « Je ne vois rien, » affirma-t-il. J'étais tout dépité, car comment le contrarier loyalement ?

Si les yeux des jeunes femmes avaient obéi à mon évocation, les miens y étaient restés rebelles. Néanmoins je ne doutais pas de l'existence de cette

oréade, car « le philosophe » (1) ayant appelé une de ces princesses des forêts, elle est tenue d'accourir à son invite sans tarder un seul instant, même quand elle n'a pas l'honneur de se rendre visible à lui. On peut être tranquille, elle est là.

Heureusement que la première des jeunes femmes me tira d'embarras par cette réponse si naturelle qu'elle nous convainquit : « Certes, l'oréade a disparu. Etant fugitive parce qu'elle est pudique, elle a pressenti qu'on l'espionnait et, par délicatesse, elle s'est enfuie. »

Je me hâtai d'ajouter :

— Mademoiselle a excellement parlé : les Gnomides, dont les Oréades ne sont qu'une des moindres catégories, ne sont familières — jusqu'à l'amour inclusivement — qu'avec les philosophes. »

Ce nous fut une délicieuse poupée de quelques instants que cette hallucination — peut-être ? — d'une nuit printanière.

Vous êtes-vous bien pénétré de la jouissance qu'éprouvent les enfants à manier des mannequins enveloppés d'étoffe ?

Les psychologues se sont trop attachés aux grandes personnes. Les sensations en sont fades et identiques les émotions vulgaires et en tout cas prévues. Les enfants au contraire possèdent une spontanéité qui révèle exactement l'âme humaine.

Ces petits et ces petites qui semblent s'amuser surtout, accomplissent en réalité la fonction la plus haute qui nous fût dévolue par le démiurge. Ils s'essaient à la domination. Ce baby qui habille, déshabille, cou-

1. J'employerai assez souvent dans ce chapitre la qualification de *philosophe* pour remplacer celle de *mage*, un peu tournée en ridicule de nos jours et, non pas sans motifs. D'ailleurs ainsi a-t-on appelé longtemps les praticiens de la sainte Kabbale.

che, lave, fait parler (papa! maman!), nourrit même en des dînettes imaginatives sa poupée — et cela à volonté — ressent un bonheur complet. Admirable jeu, si le mot jeu n'est pas un blasphème! Javeh lui-même s'y complot à l'origine des siècles alors qu'Adam et Ève faits à son image comme nos poupées à la nôtre — lui servaient d'obéissants pantins avant que de passer entre les doigts du Diable, qui désormais tira la ficelle. Suivre ces désirs de domination, désirs divins, procure une satisfaction enviée de Dieu même. Et pourquoi refuserait-on aux sages et aux philosophes de jouer aussi de la poupée avec les messieurs et les demoiselles des éléments?

Que dis-je? Nous le défendre! Mais les Saintes Écrivaines nous le recommandent. L'homme, affirment-elles, a été créé roi de la Création. Aussi tentâmes-nous de dompter tous les êtres de l'univers. Les éléphants et les lions eux-mêmes obéissent au fouet et à l'œil dans les cirques et les ménageries. Bien plus, les choses sont devenues nos servantes. L'eau tombe en cascade artificielle pour réjouir nos yeux, le feu cuit nos aliments et réchauffe notre corps glacé, c'est la vapeur qui nous entraîne à des distances formidables, et cette terre excellente nous savons lui donner tous les aspects, depuis celui du jardin anglais jusqu'à celui de jetée miraculeuse tout à coup jaillissant des mers... D'aussi maigres ambitions ne suffiraient pas aux philosophes, c'est l'essence même de la terre, de l'air, de l'eau et du feu, qu'ils savent acquérir, et au lieu de mettre des serins en cages, ils apprivoisent des génies de l'air.

III

Mais ces poupées de l'invisible ne font pas seulement qu'amuser les sages et leur donner les nobles joies de la domination ; elles leur sont utiles.

Le philosophe est éminemment paresseux, aux yeux de la populace, puisqu'il ne travaille pas de ses mains et pour les gens d'affaires ; il témoigne une inqualifiable apathie car il ne sait pas briguer, fait difficilement des visites et n'est pas au courant des menus potins sur les hommes, par quoi on les pénètre et on les tient. Le philosophe reste chez lui dans un cabinet de tenture mousse, parmi des livres d'épaisseur inquiétante, même quand il fait un temps à ne pas laisser une femme à la maison. Hélas ! il époussette ses bésicles, griffonne, lit ou attrape des mouches : occupations de sédentaire. Or il est raisonnable que le Démiurge le prenne en pitié, et ces excellents génies lui servent en cette occasion de truchement. Ces petits messagers — si bien doués pour les courses qu'on a pu les nommer les petits télégraphistes de l'Invisible — discrètement vont et viennent, le renseignent bien mieux que mille gazettes, parlant pour lui et cela à voix basse, de cette voix muette et cependant si puissante des suggestions. Ils apaisent les créanciers, décident les éditeurs, exercent une pression sur le concierge et mettent je ne sais quel air guilleret à l'appartement. Aucune des plus humbles fonctions ne leur répugnent. N'y a-t-il pas des génies domestiques ? Ils conduisent le balai, la brosse et même le peigne ;

aussi si vous voyez un philosophe ordonné dans son intérieur, les habits sans poussière et les cheveux tout reluisants, n'en doutez pas, il doit tout cela aux Sylphes.

— Mais, me direz-vous, les gnomes n'ont-ils pas à leur disposition les entrailles de la terre et ne peuvent ils pas ainsi verser aux pieds des sages tous les trésors?

— Certes, ils ne s'en font pas faute.

— Cependant, d'ordinaire, les philosophes sont pauvres, sinon nécessiteux.

— Il est vrai, mais cela est tout à fait en leur honneur, car ils dédaignent ces monceaux d'or et de pierres précieuses que quotidiennement les gnomes leur apportent sans se laisser voir du portier ; c'est de belles pensées, d'émotions sublimes, et non de métal qu'ils sont avides, et la recherche de la pierre philosophale leur a appris que la véritable richesse ne consiste pas dans les lingots ou les billets de banque, mais dans la science et la vertu.

IV

« Le « philosophe » veut bien être pauvre, mais il ne saurait se résigner à manquer d'affection. Il n'est pas de ces savants ennuyeux et secs, qui se restreignent à leur théorème. Lui peut très bien être jeune et parfois aller dans le monde, car je n'ai parlé du philosophe entièrement casanier qu'en tant que vieillard. La sainte Kabbale se garderait bien de

conseiller à ses fidèles d'abandonner le plus noble privilège de la nature, comme prétendent le faire certains moines, par une étrange erreur. Un homme maître de toutes ses facultés, mais ne s'étant rogné d'aucune, voilà le bon kabbaliste. Que se passera-t-il dès lors? Comme les jeunes héros de M. Paul Bourget, va-t-il être voué aux mondains adultères? Fi donc! Car la sainte Kabbale respecte le mariage ou du moins l'union naturelle des deux êtres qui ne font qu'un dans la même chair parfois, mais surtout dans la même humeur. Elle ordonne de respecter ce mariage et de ne pas troubler les autres, ce qui est indigne du philosophe, car la tâche apparaît trop facile et toute désignée pour les lutins (1). Les courtes sont réservées à la plupart des hommes qui songent à leurs sens avant qu'à leur cœur. Epouser? Mais le philosophe a besoin de vivre solitaire : les grimoires épouvanterait sa moitié et l'odeur des alambics s'associe médiocrement avec le parfum des boudoirs. Puis ces mœurs baroques et fantastiques, cette tension incessante des plus nobles puissances au dépens des plus basses, ne sauraient être tout à fait du goût des belles et honnêtes personnes. D'ailleurs mal en prend au philosophe s'il se marie, il est irrémédiablement cocu, « cocu en herbe et en gerbe, » ainsi qui le disait Brantôme. J'en sais d'illustres exemples que je tairai par courtoisie pour la Science et je me contenterai de rappeler que Socrate, qui avait cependant à sa disposition une salamandre et de mauvaises mœurs, tomba sur la plus méchante des femelles. Exemple mémorable qu'il ne faut pas suivre, si nous en croyons d'ailleurs le repentir du maître de Platon. Pourquoi s'abandonner à de si grossières jouissances

1. Esprits vagabonds et méchants missionnés par l'enfer.

auxquelles succèdent de cuisants désespoirs, alors que les filles et les épouses des sylphes, des salamandres, des gnomes et des ondins sont toutes à la disposition du sage ? Mais la première condition de partager cette divine volupté, — *c'est de renoncer à tout commerce avec les femmes.*

— Hum ! hum ! direz-vous.

— Oui, tout commerce charnel avec les femmes, commerce dont vous-même, monsieur, vous devez être las et qui n'offre que déchéance et pratiques suspectes ; tandis que les caresses dont nous comblent les salamandres sont suaves sans limite et ont de plus l'avantage de prêter à ce peuple, des plus recommandables, l'immortalité.

— L'immortalité ? Je m'y perds.

— L'immortalité en effet ; mais n'anticipons pas sur le plus délicat et le plus vérifique des mystères. Qu'il nous suffise de constater pour l'instant que la sainte Kabbale, appuyant le commerce des sages avec ces dames des éléments sur ces péchés capitaux si profondément humains : l'orgueil, la paresse et la luxure, ce n'est point de si tôt qu'il cessera dans l'univers.

V

Il est temps de décrire quelque peu et dans un style « philosophique » ces peuples dont quelques sottes gravures de profanes ne vous ont mis sous les yeux ni les charmes, ni même la structure. Un « philosophe »

va le faire, guidé en cela comme en toutes choses par les sages ses devanciers.

« Les éléments sont habités par des créatures très parfaites, écrit M. l'abbé de Villars dans le *Comte de Gabalis* (1), dont le péché du malheureux Adam a ôté la connaissance et le commerce à sa postérité. Cet espace qui est entre la terre et les cieux a des habitants bien plus nobles que les oiseaux et les moucheronns ; ces mers si vastes ont bien d'autres hôtes que les dauphins et les baleines ; la profondeur de la terre n'est pas pour les taupes seules ; et l'élément du feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide. »

Quelle logique, et qu'est-il besoin d'être persuadé autrement de l'existence de ces messieurs et de ces dames, amis de la science !

Mais expliquons-nous davantage.

L'air d'abord est tout fourmillant d'innombrables figures humaines qui ont bien soin de se cacher dans les fenêtres de l'Invisible, derrière les jalousies de l'Au-delà, dès qu'un indiscret de la tourbe humaine se prend à lever le nez vers elles. Ces êtres chérissent les sciences. Ils sont subtils comme l'air qui les porte et qui les tisse, officieux aux philosophes, mais ennemis naturels des sots, des ignorants et de ceux qui les trahissent, comme ce pédant de M. l'abbé de Villars qui finit assassiné par eux sur une route, — et moi-même.

Je ne saurais vous faire assez l'éloge de leurs fem-

1. M. l'abbé de Villars se contente, dans ce roman, je ne dis pas de s'inspirer des lettres de Jacque Borri, mais de les copier effrontément. Il est en ceci dans la tradition de certains philosophes dissidents de la grande orthodoxie, lesquels on reconnaît à ce qu'ils ont coutume de s'attribuer généreusement ce qui ne leur appartient pas.

més que je crois brunes et d'une beauté un peu brutale, dans le goût des amazones. Ne croyez pas que je veuille vous annoncer qu'elles nous transmettent des caresses de corps de garde ; mais, très énergiques, elles sont au déduit d'une non pareille douceur. Elles ont de la tempête et de la brise et je vous assure que nul philosophe ne s'est ennuyé en leur compagnie parmi des plaisirs aussi variés.

Les fontaines, les fleuves et les mers ne possèdent pas moins d'habitants que l'air. Ondins et ondines ou nymphes, tel est leur nom. L'espèce mâle y décroît, car l'eau leur est peu favorable, mais les femelles y abondent, ce dont aucun sage ne s'est plaint si quelque sot s'en est trouvé mal. Mais nous n'avons que faire des sots. Les ondines profitent d'un moment de calme à la surface des eaux pour peigner leur chevelure glauque et verte comme une algue où resterait un *reflet du ciel* avec des arêtes de poisson d'une blancheur éclatante. Excessivement femmes, elles sont blondes toujours et leur malice se pousse souvent jusqu'à la cruauté. Un beau cavalier passe à la tombée de la nuit tout près d'un étang, qu'elles ont vite fait de l'en rouler dans leur chevelure et il s'imagine, le bénêt, qu'il a tout simplement glissé au fond des herbes marécageuses. Il rejoint là quelques pêcheurs qui, étant bons pour travailler, coulent, comme les poissons qu'ils pourchassent, une vie toute aquatique au fond d'un palais de cristal que les gens contrefaits ne visiteront jamais. Elles se montrent si expertes et si gentilles qu'en leur compagnie les jours passent comme des minutes et les années comme des jours. Il en résulte une étrange comédie. Dès que le préféré de ces nymphes reconquiert la liberté, il ne rencontre plus par les chemins que les petits-fils de ses amis et chacun s'esclaffe de sa toilette qui date du siècle

passé et le fait prendre pour un travesti de mi-carême. Mais les ondines sont les servantes dévouées des philosophes.

Presque jusqu'au centre, ce centre occupé par Satan et ses vilaines cohortes, la terre regorge de Gnomes. Tout petits, ils gardent minutieusement les mines des divers métaux, les trésors cachés et les pierres précieuses. Ils ont de l'ingéniosité et du caractère, un peu trop têtus cependant et coléreux comme tous les petits hommes. Ils obéissent volontiers à l'homme mais se laissent difficilement immortaliser par lui, car les vilains démons leurs voisins leur ont fait perdre la tête à force de vacarme sur leurs forges, et de la sorte les ont persuadés que l'immortalité leur ferait tort, parce qu'ils seraient tôt damnés et en leur noire compagnie. Néanmoins ils fournissent aux sages toutes sortes de sommes que ceux-ci s'empressent de leur retourner avec politesse. Les Gnomides, leurs filles et leurs femmes, ont un pied à peine de hauteur; fort agréables à regarder, elles boitent quelquefois, ce qui n'est pas si déplaisant et, selon le dire des philosophes connaisseurs, est plein de promesses, et de volupté. Tandis que les Gnomes un peu moroses s'obstinent à se vêtir assez tristement et à peine mieux que les mineurs, les Gnomides s'habillent splendidelement et, à travers de miraculeux couloirs étoilés de stalactites, elles passent silencieuses, révélées uniquement par le bruissement de leurs babouches dont l'une est en émeraude, l'autre en rubis.

Il a été donné même à des ignorants et à des dadais, pourvu qu'ils fussent beaux, de se mettre en rapport avec les princes et les princesses de l'eau, de l'air et de la terre; mais jamais avec les habitants du feu. Ceux-ci ne se laissent entre apercevoir qu'à ceux des philosophes les plus ingénieux et les plus grands.

Comment vous les décrirai-je avec une encre toute noire, bonne tout au plus pour des gnomes, et avec des couleurs et des traits qui conviendraient à peine aux plus belles nymphes, que les salamandres dépassent d'au moins mille coudées, — je parle par métaphore. Si cette gent est de difficile accès, c'est que d'abord elle réside dans le pays lointain des flammes et qu'ensuite elle peut d'elle-même et sans le secours amoureux des sages, vivre plusieurs centaines d'années. Leurs filles montent toutes nues dans les rayons de soleil et ce sont leurs abortons que M. Jean Marras, l'un de nos plus grands Kabbalistes, se plaisait à montrer à M^{me} Judith Gautier dans la cheminée, au cœur de la bûche palpitante.

JULES BOIS.

(*A suivre.*)

MORALITÉS ROMANESQUES

POUR RESTER CHASTE

Par ta nudité dévoilée
Sous l'ombreux couvert d'une allée
Redoute qu'un Faune attiré,

Du bruit désireux de ses flûtes
Ne surprenne ton corps en lutte
Avec ton esprit égaré.

En proie au charme du Satyre,
Adieu la demeure où Tityre
Endort son amour irrité

Par le refus d'une faiblesse
Qui eût offert à ses caresses
Ta fuyante virginité !

Et semblablement sois craintive
Que ta joue, un dauphin l'avive
De l'onde impure d'un regard,

Cependant que ton col se penche
Vers la mare où tu vas, très blanche,
Doubler la fleur du nénuphar.

D'une caresse consentie
Non moins les cœurs ne sont blessés
Que nos doigts des poisons laissés
Par la piqûre de l'ortie ;

Mais ce baiser, ne le faut-il,
Épine et fleur du paysage ?...
Pour que, de son toucher subtil,
La Pudeur vous naisse au visage.

Trianon, juin 1893.

DAUPHIN MEUNIER.

Les Saintes Revues

Leur but est excellent, leurs intentions parfaites, mais les moyens, combien pauvres et pitoyables!... Que se proposent-elles, ces feuilles, plus ou moins éphémères, peu connues en général, comme en compte une au moins chaque petite ville lettrée, fière de son université, de son institut du terroir ou de son académie pour ses propres grands hommes? Le bien, la propagande d'une morale stricte, la flétrissure, surtout l'écrasement du mal; on ne peut que les louer... D'après principes et théories, chacun devrait souscrire à ces publications, se pénétrer de leurs mérites, savourer, méditer, ruminer leur prose pour se blanchir l'âme par quelque chose de salutaire, mais, hélas! parmi vous, messieurs les écrivains, combien compte-t-on d'abonnés?... Quelques-uns peut-être reçoivent de temps en temps une petite brochure, sans la demander ni la payer, à titre d'hommage, mais alors, quand les feuillicules vous arrivent sous bande à votre adresse, avec une vertueuse épigraphe

au coin de la couverture, mettez-vous toute votre attention à les parcourir, tournez-vous avec respect chaque page, après en avoir extrait une moelle fortifiante?... J'ose en douter : car, outre l'intolérante morale dont ils se constituent les champions, tous les rédacteurs des saintes revues gardent aussi des prétentions littéraires, se piquent d'être bons juges et surtout juges universels. Ordinairement, le style n'est pas mauvais, mais les périodes irritées ont toujours trop l'air de sortir directement des amples manches des prédicateurs; mais les efforts artistiques les gênent, ces braves gens, gâchent leur besogne, les entraînent à un mélange funeste pour la prospérité du journal comme pour la gravité des lecteurs, et la balance de la justice, cette fameuse balance qu'ils se figurent tenir en main, s'affole, caracole et bascule de la plus bouffonne façon! Qu'ils louent des livres sans mérite par le fait seul qu'il y a des points communs entre l'idéal du critique et celui de l'auteur, c'est leur métier, cela s'accepte, et s'ils se bornaient là, les revues réunies dans un coin à l'écart, non coupées et poussiéreuses, s'empileraient jusqu'à ce qu'un bouquiniste débarrasse la place en les achetant au poids et par hottée. Mais les grandes publications, les livres, les journaux de Paris ne passent pas inaperçus. L'excommunication dont ils sont frappés n'impose que rarement silence à leur sujet malgré des hésitations, des pudeurs, des craintes d'avilir sa plume, de salir son papier et alors ça commence à devenir intéressant. Pas une gloire dont la littérature s'honore n'écrit sans qu'on lui crache dessus les épithètes les plus violentes « chiffonnier, malfaiteur, âme corrompue, cœur gangrené », des assauts, des bottes, une pluie de traits qui tombe non seulement sur l'auteur du livre qu'on critique, mais qui éclabousse,

ricochète, pique et lacère tout une école, tout un clan, la confrérie entière qui partage les mêmes opinions et poursuit un but analogue. Les amis, les disciples sont maltraités avec leur Maître : ici des pages assez immorales pour plaire à un tel, là un passage assez impie pour délester cet autre ; la haine toujours inassouvie, l'insulte retentissante, l'intolérance la plus arriérée. Un déchaînement perpétuel. Jusqu'au physique des écrivains qui n'est pas épargné grâce aux photographies qui vulgarisent les traits des plus célèbres. Voici comme exemple un portrait que j'ai souligné sur une revue et transcrit de mémoire. Il est assez frappant pour qu'on le retienne à peu près dans intégrité. « Front large et bien dessiné, yeux énigmatiques, menton de satyre, vilaine bouche sensuelle, grimaçante, ensemble désagréable, tel est le livre que nous signalons... » Jules Lemaitre se reconnaîtra-t-il ? C'est à souhaiter pour son propre divertissement.

Des censeurs aussi sévères se rebiffent, quand on les attaque, avec la même ardeur qu'ils mettent à dénigrer. Si l'on se permet de ne pas les approuver en tout, pour la moindre réclamation, pour le signalement d'une regrettable lacune, oh ! l'indignation qu'on soulève et la bizarre éloquence fleurie avec laquelle elle s'exprime ! Il m'en faut citer un passage en réponse à une innocente observation de la part d'un modeste et sympathique écrivain : « *Vous pouvez être une rose, cher monsieur, mais à coup sûr pas de celles qui, sans épines, fleurissent sur les plus hauts sommets... etc... »*

Voilà à peu près la composition de chaque alinéa des saintes revues, de chaque alinéa qui n'est pas consacré aux productions des amis, des disciples, des mous, des vertueux, souvent des faux et des douceâtres

jusqu'à la nausée des lecteurs. Néanmoins le but est excellent, les intentions parfaites, mais que ceux qui morigènent soient charitables, eux pour commencer, qu'ils bannissent la haine de leur cœur ou du moins de leurs écrits, ou si c'est trop difficile — les bons préceptes sont durs même à ceux qui les prêchent — qu'ils se taisent sur les sujets qui les agitent, qu'ils se modèrent là où ils sont près de perdre leur bon sens. Vantez les bons petits livres, enguirlandez-les de louanges et détournez-vous de ce que vous n'entendez point, alors vous florirez dans les zones supérieures où mérite de graviter votre inflexible morale, une fois qu'elle ne s'échauffe plus de l'ambiante immoralité. Tout ira mieux si chacun suit son propre chemin. Saintes revues, saints rédacteurs, vous nous croyez trop vicieux et pas assez frivoles; vous ne vous doutez pas combien nous sommes légers, pervers, combien vos cris indignés nous émoustillent et nous amusent et à quel résultat contraire à vos attentes vous arrivez le plus souvent! Notre curiosité s'éveille à vos violences, s'excite à vos imprécations, nous lisons ce que vous blâmez et malheur à nous, malheur à vous qui nous poussez au mal, nous n'achetons pas les enfants sages ni les mamans compotes que vous recommandez au bon goût et aux bonnes mœurs, mais ce que vous flétrissez avec le plus de rage, les volumes que vous dénoncez le plus âprement à la vindicte publique (pour leur plus grande prospérité) voilà ce qui s'ouvre dans nos mains, ce qui se presse sur nos rayons et remplit nos bibliothèques, voilà ce qui advient souvent de trop d'injures hurlées et ce qui confirme une fois de plus que le silence est d'or dans bien des occasions.

Politique Extérieure

M. Gladstone et les libéraux ont emporté une belle victoire à la Chambre des Communes, en y faisant voter le *Home Rule Bill*, c'est un grand pas de fait en faveur des libertés provinciales, et jamais les Anglais n'en avaient accordé de pareilles aux Irlandais.

A la Chambre des Lords, le Bill a été repoussé par une imposante majorité : tout le monde s'y attendait. Les nobles lords s'étaient même rendus à la séance plus nombreux qu'on ne les avait jamais vus depuis de longues années. Ils témoignaient ainsi de leur empressement à combattre les idées qui venaient de triompher à la Chambre basse. Je doute qu'ils aient bien agi ; leur corporation ne jouit pas d'une popularité excessive en Angleterre ; on n'a plus pour elle que ce respect irréductible que les Anglais ont toujours eu pour les institutions anciennes et les vieux bibelots : ainsi les gardiens de la Tour de Londres, encore costumés comme au temps de Henri VIII ; mais

s'ils s'avaient de jouer de la hallebarde, on leur répondrait à coups de revolver.

La résistance des lords est aveugle et inutile; ils ont manqué à une des règles de la politique anglaise qui consiste à évoluer lentement, en suivant l'opinion de façon à éviter des heurts, des cataclysmes politiques. Grâce à ce système, les Anglais ont maintenu leur vieille constitution: la forme est toujours la même, mais bien des modifications ont été apportées au fond. Ils concilient ainsi leur goût pour les antiquités avec les nécessités du progrès.

En vertu de la pression de l'opinion, qui devient plus forte de jour en jour, les lords seront obligés de céder dans un avenir prochain. Ce sera un témoignage de faiblesse, lorsqu'on les verra reculer devant la force, alors qu'aujourd'hui il leur eût été facile de prendre le beau rôle, en ayant l'air d'accorder une suprême faveur. On leur aurait su gré de cet acte de libéralisme. Au lieu que dans les circonstances présentes, ils ont soulevé des tempêtes, et maintes fois on a entendu discuter leur existence même. Les idées marchent en Angleterre comme ailleurs; on s'est dit qu'après tout la Chambre des Communes était seule la représentation nationale, tandis que la Chambre des Lords ne représentait qu'elle-même; il est donc absolument injuste qu'une aussi infime minorité viennent contrecarrer les vues d'une immense majorité, de là à demander la suppression de la Chambre des Lords, il n'y avait qu'un pas, qui a été facilement franchi. Il est toujours dangereux de laisser faire de pareils raisonnements, de laisser s'exprimer des idées pareilles. Les lords auraient pu facilement l'empêcher, ils ne l'ont pas fait par obstination, par aveuglement, par un intérêt mesquin; peut-être leur en cuira-t-il plus tard.

Le refus de la Chambre des Lords ne constitue donc qu'un arrêt passager, dont la pression de l'opinion aura raison. Le plus important est fait : c'est le vote de la Chambre des Communes. Depuis la conquête de l'Irlande, jamais les Anglais ne s'étaient montrés aussi libéraux vis-à-vis d'elle, au point de lui accorder une sorte de représentation autonome. Mais il ne faut pas que les Irlandais s'abusent sur ce point, ni qu'ils croient avoir obtenu plus qu'on ne leur a accordé réellement. Comme je l'ai déjà dit, les Anglais aiment, en matière de gouvernement, les évolutions lentes ; de même que la nature, ils ne procèdent pas par bonds. Si les Irlandais veulent obtenir définitivement, puis garder ce qu'on est prêt à leur donner, ils devront avant tout se montrer sages, et ne pas demander plus pour le moment. On est entré vis-à-vis d'eux dans la voie des concessions : à eux de savoir en profiter dans une juste mesure. Ils les obtiendront une à une lentement, en usant de patience et de ténacité. Ils peuvent au contraire tout perdre avec de la précipitation.

L'Angleterre a eu un gros souci avec la grève de ses mineurs. L'entente n'était pas suffisamment complète entre ces derniers ; cependant, trois cent mille d'entre eux ont pris part à la grève. L'harmonie économique du pays en a été dérangée ; car le charbon est, avec le fer, une ressource vitale pour l'Angleterre. Une grève générale l'affamerait littéralement. Des concessions ont été faites de part et d'autre, et l'on est arrivé à peu près à une entente.

Je ne puis terminer sans dire un mot de la visite de la flotte russe à Toulon. Après la visite de l'empereur Guillaume à Metz, accompagné du prince de Naples (le petit-fils d'un caporal de zouaves), la manifestation franco-russe a un sens. On ne peut guère s'expliquer une sympathie d'un peuple pour un autre, à moins de cas spécial; ici, cette sympathie existe; elle coïncide avec les intérêts matériels et l'intérêt politique; les gouvernans n'ont pour ainsi dire qu'à se laisser faire. Une entente ainsi basée ne peut manquer d'être solide et sérieuse; les traités signés dans les cœurs valent mieux que ceux signés sur le papier: on ne les déchire pas.

La réception des marins russes promet d'être grandiose; il nous faut un pendant aux fêtes de Cronstadt. J'espère que nos hôtes emporteront de France un aussi bon souvenir que celui que nos marins ont rapporté de Russie.

HENRI MALO.

LE BRÉVIAIRE du Bouddhiste⁽¹⁾

(SUITE)

VIII

AUTRES PRÉCEPTES BOUDDHISTES

D. Prêchant l'amour du prochain, les bouddhistes ont-ils mis d'accord leurs actes et leurs paroles?

R. Oui. Le roi bouddhiste Asoka avait créé, l'an 250 avant Jésus-Christ, des hôpitaux. Dutthagamini, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, établit dix-huit hôpitaux dans différentes localités. Chacun d'eux fut pourvu d'un personnel médical et des remèdes en usage à cette époque. Dans l'île de Ceylan, le roi Pandukabhayo établit un hôpital dans son, propre palais (1).

1. Voir les numéros précédents.

1. *The Lancet*, 31 mai 1890.

D. Quel est un des premiers devoirs de l'homme ?

R. Ne jamais altérer la vérité. Le bouddhiste a horreur du mensonge. Il a « le respect de la parole humaine, cette sainteté du lien qui met les intelligences en communication. » (B. de Saint-Hilaire.)

D. Quel est le devoir de l'homme envers sa famille ?

R. L'aimer et la respecter. Bouddha a institué « le culte de la famille, la pieuse vénération pour les parents. » (Id.)

D. Envers la femme ?

R. Bouddha recommande « la considération et l'estime pour les femmes, jugées dignes de tous les honneurs religieux à l'égal des hommes. » (Id.) Au moment où il allait mourir, son disciple bien aimé Ananda lui demanda comment il fallait traiter les femmes, si quelqu'une se présentait aux religieux : « Si elle est jeune, répondit Çakia-Mouni, vous lui direz *ma sœur*, si vieille, vous lui direz *ma mère*. »

D. Quel est le point de départ de la morale bouddhiste ?

R. Le point de départ dans l'homme est la fatigue, l'accablement, une immense besoin de repos et de quiétude, en face d'une nature disproportionnée, violente et fluide, où toutes les choses visibles, incessamment renouvelées, sont toujours en train de naître et de mourir. Rien n'est, disent ces sages, tout devient ; l'univers n'est qu'un flux d'apparitions éphémères ; rien de stable en lui, rien de permanent, sinon le changement lui-même. Rien ne persiste. L'homme doit donc dépouiller son individualité et ne pas essayer de se soustraire à cette loi universelle.

Naissance, vieillesse, maladie, décrépitude, mort tout cela n'est rien : « Celui-là qui dompte cette méprisable soif d'être, la souffrance le quitte comme les gouttes d'eau glissent de la feuille de lotus. »

D. Quels sont les préceptes de cette morale?

R. Il y a dix actions défendues : trois de corps, quatre de parole, trois de la personne.

D. Quelles sont les trois actions de corps défendues?

R. 1^o Le meurtre ; 2^o le vol ; 3^o l'adultère.

D. Quelles sont les quatre actions de parole défendues?

R. 1^o Le mensonge ; 2^o la médisance ; 3^o les injures ; 4^o le bavardage.

D. Quelles sont les trois actions de la personne défendues?

R. 1^o La convoitise ; 2^o la haine ; 3^o l'erreur.

D. Le meurtre sur soi-même est-il interdit?

R. Oui ; le suicide est une faiblesse morale. Il est défendu. « Le très honorable du siècle a établi ce précepte qu'on ne doit pas se tuer soi-même (1). »

D. Y a-t-il d'autres préceptes d'un intérêt secondaire?

R. Oui. « Je dois m'abstenir : 1^o de manger en temps inopportun ; 2^o de danser, de chanter d'une manière inconvenante ; 3^o d'user d'odeurs, de parfums, de cosmétiques et autres futilités. » (Olcott-Sumangala.)

D. Quelle est, en résumé, la religion boudhiste?

R. Amour des êtres vivants ; amour de la science ; douceur, apaisement, justice. « Il faut louer cette grandeur et cette généralité de vues, dit un adversaire du Bouddhisme, M. Barthélemy Saint-Hilaire. Les moyens qu'emploie le Bouddha (2) pour convertir et

1. Fa hian, *Fœ Koue Ki XXX*.

1. On a dit que la confession était une des institutions du Bouddhisme ; non pas la confession catholique, non pas la confession en tête à tête, « la plus profonde des scélératesses », dit Volney, dans les *Ruines*, mais la confession publique. Devant le peuple assemblé les fidèles avouaient leurs fautes. Les inconvénients de cet usage le firent disparaître.

purifier les cœurs ne sont pas moins conformes à la dignité humaine ; ils sont pleins d'une douceur qui ne se dément point un seul instant dans le maître et qui subsiste aussi tendue, aussi invincible dans ses disciples les plus éloignés. »

D. Quels sont les griefs de ce savant contre le Bouddhisme ?

R. Il lui reproche d'être athée, de prêcher le néant. « Spinoza, dit-il, et nos panthéistes modernes qui ne se croient sans doute fort audacieux et fort conséquents, le sont bien moins que Çakia-Mouni. Il est vrai qu'ils ont fait à peu près comme lui, en ne voulant reconnaître d'autre Dieu que l'homme lui-même. »

D. Son antipathie déiste pour le Bouddhisme le rend-elle injuste ?

R. Quelquefois, mais souvent il est obligé de reconnaître la beauté de cette philosophie. « Tout en voulant convertir et guider la multitude, dit-il, Çakia-Mouni ne cherche point à l'attirer par de grossières séductions. Il ne flatte point bassement ses convoitises naturelles ; et les récompenses qu'il lui promet n'ont rien de terrestre et de matériel. Loin d'imiter tant de législateurs religieux, il n'annonce à ses disciples ni pouvoirs, ni richesses. Il les convie au salut éternel, ou plutôt au néant, qu'il confond avec le salut, par la voie de la vertu, de la science et des austérités. C'est un bonheur d'entendre ces noble appels à la conscience humaine dans des temps si reculés et dans des pays que notre civilisation un peu hautaine s'est habituée à trop dédaigner. »

(A suivre.)

EMILE CÈRE.

LES LIVRES

En Auvergne, M. Jean Ajalbert a saisi l'âme de la montagne, et puis il l'a fixée par des pages descriptives observatrices. Il ruisselle des cascades dans certaines phrases harmonieuses. Les rocs s'entassent, ailleurs, verdis par les végétations robustes, les prairies s'étendent tout à coup, sur d'inaccessibles cimes, avec leurs pâlis humides perdus dans un brouillard qui unifie les choses, les bêtes, les pasteurs. Des pins se dressent aux fentes des pierres, au flanc d'abruptes collines. Les sonnettes de troupeaux pleurnichent vers le détour des routes encaissées. De vieux hôtels huguenots s'alignent dans les rues des villes dormantes, aux armoiries tombales.

Par un chapitre simple, le voyageur interroge le savant de la région. Nous assistons à la genèse du pays, fils immédiat du feu. La synthèse de l'univers se schématise à propos de ce pan de sol, de ce coin de patrie. Nous voyons se contracter et s'enflammer les gaz de la nébuleuse d'abord éparse emportée dans les rythmes

divins. L'astre se refroidit, s'évapore. Une croûte se forme. Les vapeurs condensent, tombent en pluies fertilisantes. Le feu travaille encore. Il pousse hors des eaux les boursouflures de la croûte sous laquelle le Satan se tord. La montagne surgit, se pare de végétaux, de reptiles, d'animaux, d'hommes qui chassent, paissent, construisent, bataillent et pensent cela même dont ils sont issus.

Et c'est, dans les hauts pâturages des plateaux perdus, la lente mélopée du berger :

« Lo re lo lo lo re lo.. »

Quel singulier chant, plainte ou mélodie contemplative? On dirait le souffle d'un rythme éternel, l'oscillation calme des phénomènes cherchant l'équilibre définitif de leurs forces, requérant l'absolu originel.

Ce livre, écrit dans un mode vert et gris, impressionne, en tristesse large, embrassante. Le peuple qu'il conte est la suite peu diverse des végétaux, des troupeaux, de la grande âme évolutive, du Dieu qui s'éveille à travers les formes concrètes de nos époques géologiques. Le subtil de la force immanente se manifeste mieux dans ces apparences lourdes et austères, dans cette ironie rustique dédaigneuse et puissante, une.

Le lecteur intelligent, s'il pouvait enfin se lasser des histoires romanesques où nous peinons à narrer les différentes phases de l'étalonat humain, quelle meilleure poésie il goûterait dans ces livres de voyages un peu philosophiques,

L'auteur d'*En Amour*, le désirerait sans doute plus que tout autre. Il écrivit *Le P'tit* qui se peut classer avec *l'Irréparable* de Bourget, *Boule de suif* de Maupassant, *l'Immolation* de Rosny, *Pœuf* d'Hennique, *Mademoiselle d'Entrecasteaux* d'Alexis, *l'Aigle* de d'Esparbès, *Les Embaumeuses* de Marcel Schwob, les

nouvelles de Mérimée. Dans ce petit conte, déjà, transparaissait ce qu'on pourrait nommer : *le Sentiment de l'Immanence*, cela qui nous fait penser avec beaucoup de douceur et de résignation à notre apparence transitoire, à notre forme ouverte où le souffle de Dieu ne vente qu'un instant, une vie.

* * *

M. Auguste Germain présente avec gaieté *Nos Princes* ceux qui nous mènent depuis la promulgation des Droits de l'Homme.

Deux cochers attendent le client à la porte d'un grand cercle ; fumant des pipes devant leurs fiacres minables. Un monsieur sort, un peu ivre et qui annonce imprudemment son gain du soir, 80.000 fr. Il monte dans l'un des deux véhicules. On fouette. Les deux fiacres roulent au galop vers une plaine déserte et suburbaine ; et là, le riche ivrogne, d'abord invité à se démunir de son portefeuille, est abandonné en pleine mer de boue par une nuit pluvieuse.

Les gaillards de cochers, après une retraite prudente mais brève reparaissent dans le monde. Grâce à la somme conquise, ils fondent un cabinet d'affaires ; en réussissent quelques-unes, montent rapidement de caste en caste jusque la députation et la plus inattaquable honorabilité. Les femmes les adorent, les gouvernements les sollicitent.

Le joueur remboursé anonymement des 80.000 francs et des intérêts se dit le plus fervent ami de ces Cornélius dont l'un devient une sorte de parlementaire prestigieux. Ils sont à la fois les Lesseps et les Clémenceau de tous les panamas, ayant posé quelque part une candidature « nettement républicaine ».

La merveille de cette brillante étude sur les mœurs

contemporaines tient toute dans l'absence d'acrimoine et de récriminations. Une bonne humeur exquise pare les épisodes les plus inattendus. Ni morosité ni prêche. Aucun remords ne laccine ces braves gens, si sympathiques. Aucune ironie ne nous gâte leur beau développement social. Ils sont la chevalerie du Temps Positif, judicieusement athées et psychologues.

Et, de fait, pourquoi leur épopée nous vaudrait-elle plus de mépris que celle des cycles de la Table ronde vantant de braves paladins, défendus d'une excellente armure et dépouillant après la mort les gens vaincus par la vigueur de leurs bras. Aujourd'hui, du moins, on dépouille sans tuer manifestement, et si l'on tire vanité des dépouilles il paraîtrait de mauvais goût de décrire les ruses qui terrassèrent le vaincu. L'honneur, le courage, la noblesse magnifiaient autrefois, et de suite le voleur armé. Le voleur pacifique n'acquiert ces avantages que s'il les paye. Il y a progrès sensible, au moins, dans les apparences.

Les *Nouvelles passionnées* de M. Maurice Beaubourg sont des chefs-d'œuvre extrêmement particuliers. Les analyser serait une tâche maligne. Je crois qu'à les lire, on saurait prendre une satisfaction d'art tout à fait complète. Les *Ames de verre* et les *Yeux* doivent habiter les mémoires littéraires. En parler convenablement exigerait une étude profonde, spéciale.

C'est un très noble souci de la *Revue Blanche* d'avoir édité ce parfait volume. M. Beaubourg semble, parmi les écrivains de ce temps, le plus apte à continuer l'œuvre géniale de Jules Laforgue. Il y a des affinités précises entre ces *Nouvelles passionnées* et les *Moralités tégendaires*. Mais, chez M. Beaubourg, la philosophie

manque. Le dogme erre, ne se fixe jamais. Sa poétique est d'une libellule posant ici et là, plus prestigieuse que profonde. La forme des apparitions vivantes le conquiert plus que leurs causes occultes. Au contraire, Laforgue, en instituant ses merveilleuses féeries métaphysiques, se préoccupait de l'entendement, surtout.

M. Beaubourg préfère nous charmer. Les jeunes femmes seront ravis de le lire. Quel soyeux et délicat album ! On dirait de ces vélins japonais où une herbe seule se marque d'un trait vert d'eau, d'une raie d'argent, où un pan d'aile de mouche pique l'angle.

L'art du prosateur est suprême.

Il ne lui sied plus que de se faire une philosophie de l'infini, un optimisme panthéiste très clair pour scintiller dans ces sentiments de cristal, sous ces yeux d'aube qu'il excelle à susciter.

* * *

La *Revue Blanche* nous donne un Hermogène admirable de Henri Régnier, des vers de Camille Mauclair, un Pierre Veber. — Les rédacteurs de cette revue enchantent les cœurs voués aux lettres. Quels fins aspects de route note aussi M. Thadé-Natanson : fiords, Else-neur, mers, barques..., côtes effilées, aubes et couchants décrits comme des fleurs somptueuses.

* * *

Ont paru :

L'Antre des Nymphes de Porphyre ; — traduction de M. Pierre Quillard.

Tout Bas, de M. Francis Poitevin.

La prochaine livraison des *Entretiens* contiendra l'analyse de ces deux ouvrages.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LOUIS GUÉRY

LE

PLUS HEUREUX TEMPS

DE LA VIE

ROMAN

1 vol. in-18 jésus. Prix 3 fr. 50

Le Gérant : LÉON CHAILLEY.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

Ma **G**rande

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN

Une **C**our

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

AUGUSTE GERMAIN

Nos **P**rinces

ROMAN

Illustre par M. RADIGUET

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE
PARIS
Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbarton.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Baujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne	Chevalier.
Fontainebleau	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallan lier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluison.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	M ^{lles} Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople .	Biberdjian.
------------------	-------------